

Paolo Rumiz traverse le sud italien le long d'une antique voie romaine et laisse libre cours à ses émerveillements – comme à ses indignations

Le pèlerinage de la via Appia

MARC SEMO

Livre après livre, le grand écrivain voyageur Paolo Rumiz traque les traces et ressuscite les mémoires enfouies. De l'absence, l'Italien aime à faire ressurgir la présence de ce qui fut. *Appia*, son nouveau récit, en témoigne. Il s'agit d'un périple pédestre le long de ce qui fut la plus célèbre des voies romaines, reliant l'Urbs à Brindisi, dans le talon de la botte, le port ouvert vers l'Orient. Tout au long des 612 kilomètres de cette route, on croise le souvenir de beaucoup de hauts faits de l'histoire romaine et de nombreux personnages mythologiques. Ainsi du lac de Nemi, juste au sud de la capitale, sur lequel plane l'ombre d'Artémis. Ou de Santa Maria Capua Vetere, l'antique Capoue au cœur d'une Campanie jadis définie comme « heureuse », et dont les délices causèrent la perte des troupes d'Hannibal : « On les entend encore (...), les cris des gladiateurs égorgés sur la terre battue et les hurlements des rebelles de Spartacus. »

Pour Paolo Rumiz, cela ne fait aucun doute, « l'Appia surclassait [les chemins de] Saint-Jacques ». « Nous l'avons recouverte de périphériques, parkings, supermarchés, champs à labourer, carrières, aciéries; nous l'avons barrée par des grilles, camouflée sous cent autres noms; nous l'avons parfois attaquée à coups de pioche plus sauvagement que des djihadistes (...). Mais elle résistait, avec opiniâtreté », écrit Rumiz dès les premières lignes de son livre, qui est un chant d'amour. « La via Appia est une drogue puissante », dit l'un des personnages rencontrés durant cette longue marche. Mais rien mieux que l'Appia ne montre

aussi l'ampleur des dévastations infligées au patrimoine, le saccage, l'incurie, « l'indifférence d'un pays cynique soumis aux pouvoirs forts et pourtant capable de grands élans hospitaliers et d'extraordinaires actes de résistance "partisane" contre le délabrement ».

« Dans chacun de mes voyages en Italie, je suis divisé entre l'indignation et l'émerveillement », explique Paolo Rumiz au « Monde des livres », relevant que « quand il y a préservation, c'est le résultat de la résistance de quelques-uns et pas un mouvement collectif ou institutionnel ». Le sort du très riche patrimoine qui borde la via Appia est à cet égard révélateur. « Au milieu des merveilles oubliées, nous rencontrons des échangeurs routiers terrifiants qu'il fallait contourner, des

Pour l'écrivain voyageur, marcher reste le meilleur moyen de vraiment sentir un territoire. Quitte à susciter la méfiance

montagnes entières bradées à des multinationales de l'eau ou du vent, des mers de béton disséminées au milieu de nulle part, des sentiers envahis de roselières, des fontaines et des pistes cyclables tout juste inaugurées et déjà en miettes », écrit-il. Un exemple parmi tant d'autres est la petite ville de Calatia, où les pylônes du futur TGV Rome-Bari passent au milieu des fouilles archéologiques de cette ancienne cité des Osques, désormais condamnées.

Paolo Rumiz aime voyager à pied même si, au fil des périple évoqués dans ses quelque vingt livres, il a fait du canoë pour descendre le Pô, utilisé la voiture dans son plus récent livre, *Il filo infinito*

(« Le fil infini », 2019, non traduit), sur les monastères bénédictins d'Europe. Il a aussi pris des trains et des autocars brinquebalants pour parcourir les limes orientales du Vieux Continent sur les traces de ces centaines de milliers d'Italiens de Trieste ou du Trentin qui combattirent sous l'uniforme des Habsbourg pendant la première guerre mondiale. Marcher reste pourtant le meilleur moyen de vraiment sentir un territoire. Quitte à susciter la méfiance : « Le piéton est une anomalie qui suscite des élans de passion et réveille toute une palette de sentiments allant de la curiosité à la méfiance (...). C'est qui, ceux-là, se demande-t-on ? Des immigrés en débandade ou des bourgeois qui ont choisi d'être snobs ? », écrit, non sans humour, Paolo Rumiz. Avec ses compagnons de route, il est plusieurs fois pris à partie – mais ils sont aussi souvent accueillis avec hospitalité.

Appia est placé sous le signe des éléments primaires, « la pierre » pour la première partie et les multiples vestiges de la voie au Latium et en Campanie, puis « le vent » dans les Apennins, et enfin « le blé », ces champs à perte de vue dans les Pouilles, qui restent le grenier du meilleur grano duro d'Italie. Paolo Rumiz est très attaché à ce récit. « Pour la première fois un de mes livres a eu une utilité pratique : les dévastations du patrimoine que je racontais ont suscité l'indignation, et cela a remis l'Appia sur le devant de la scène », raconte l'auteur. Le gouvernement italien a ainsi octroyé 20 millions d'euros pour réhabiliter de vieilles maisons et construire des fontaines destinées aux randonneurs empruntant l'antique voie romaine. ■

APPRIA, de Paolo Rumiz, traduit de l'italien par Béatrice Vierne, Arthaud, 528 p., 22,50 €.

Un journal nuissante inutile